LETTRE
DU PEUPLE FRANÇOIS
AUX
PRINCES EXPATRIÉS,

Et réponse à celle qu'ils ont écrite au roi.

EXCUSEZ-NOUS, car nous ne savions pas ce qu'on nous faisoit faire. Vos ennemis ont employé des moyens diaboliques pour nous égarer.

Monsieur, frère de notre bon roi, ne nous accusez pas des injures qu'on vous a dites, qu'on vous a faites, lorsqu'on vous a conduit du Luxembourg aux Tuileries pour vous y retenir prisonnier avec nos augustes maîtres. Ce n'est pas nous, ce sont les scélérats rassemblés au club des Cordeliers, et au café Procope, ce sont les émissaires du club des Jacobins, ce sont les sans-culotes et les filles de mauvaise vie, à la solde du duc d'Or.... et des factieux de l'assemblée nationale.

Monseigneur comte d'Artois, ne nous accusez pas de ce qu'on vous a forcé de prendre la fuite; ce sont des brigands venus de toutes les

parties de la France et de l'Europe, qui ont été payés pour vous assassiner. Vous ne nous avez fait aucun mal, et nous ne vous en voulions pas. Nous savons que vous êtes un prince généreux et plein de bonté.

Monseigneur le prince de Condé, ne nous condamnez pas. Ce n'est pas nous qui avons fait crier dans les rues que vous étiez sur le point d'entrer dans Paris avec quarante mille hommes. Nous avons été assez punis par les peurs que nous ont fait les scélérats qui ont répandu ce bruit; car nous l'avons cru. Nous avons cru aussi qu'il y avoit des canons à Montmartre prêts à tirer sur nous, des bombes prêtes à pleuvoir sur nos maisons, des grils pour faire rougir des boulets; nous savons à présent que vous étiez à Chantilly, presque tout seul, et que vous ne songiez pas à venir nous attaquer.

Et vous mesdames, tantes de notre bon roi, ne nous accusez pas des violences qu'on vous a faites, et de celles qu'on a voulu vous faire. C'est le club des Jacobins, ou le côté gauche de l'assemblée nationale, qui ont envoyé, sur votre route, des gens pour vous insulter. Les quatre-vingt ou cent personnes qui ont été à votre château de Bellevue, où elles ne vous

ont pas trouvées, étoient toutes des prostituées ou des bandits à qui on a donné de l'argent.

M. le duc de Castres, ne vous en prenez point à nous si on a pillé votre hôtel quand vous vous êtes battu avec Charles Lameth; c'est un nommé Trefontaine, grenadier du bataillon de la place Vendôme, qui en a fait la motion, et qui a ramassé, au Palais-Royal, tous les coquins qui ont coutume de s'y rassembler.

Et vous, messieurs du côté droit de l'assemblée nationale, qui avez toujours pris le parti de notre bon roi, et celui de la justice, vous savez bien que nous ne sommes pas coupables, que les bandits des tribunes étoient payés pour vous empêcher de parler. Nous avions bien autre chose à faire que d'aller perdre notre temps parmi les scélérats à qui Barnave, Lameth, Mirabeau, Duport, d'Orléans et tant d'autres faisoient donner quarante sous par jour pour les appuyer.

Et vous, gentilshommes, nobles et autres qui, sous le nom d'aristocrates, avez été persécutés, poursuivis, assassinés, brûlés, ce n'est pas nous que vous devez haïr pour le mal qu'on vous a fait. On dit même que ce n'est pas une injure, et qu'aristocrate veut dire le plus sage, le plus prudent, le plus considérable. Vous

savez bien que ce sont les agioteurs, les philosophes, les écrivailleurs, tous ceux qui vouloient se revêtir de vos plumes, avoir vos places et votre argent, qui nous ont dit tant de mal de vous, tandis que vous nous secouriez dans le besoin.

Et vous, nosseigneurs les archevêques et évêques, vous, nos bons curés, ne vous en prenez pas à nous si on vous a dépouillés. Il ne nous en est rien revenu; au contraire, ceux d'entre nous qui sont pauvres sont privés des secours qu'ils retiroient des biens de l'église. Nous vous respectons, nous vous chérissons plus que jamais, parce que vous avez mieux aimé être privés de vos bénéfices, de vos cures et de vos évêchés que de changer de religion. Nous savons bien qu'il n'y a que les mauvais prêtres qui en ont profité, et qui sont excommuniés pour avoir pris des places qui appartenoient à d'autres.

Enfin, vous tous que l'on dit conjurés contre nous, vous le voyez, ce n'est pas nous qui avons profité de tout le mal qu'on vous a fait. Aucun de nous n'est député, juge, administrateur, maire ni municipal; on nous a laissé ce que nous étions. Nous n'y avons gagné que de la misère.

Si on nous a engagé à prendre la Bastille,

vous savez bien que nous n'y avions aucun intérêt. Ce ne sont pas des gens comme nous qu'on renfermoit dans cette prison; c'étoit les mauvais sujets parmi les gens d'esprit et les nobles.

Nous ignorions ce que c'étoit qu'une constitution, et tout ce que nous savons de celle pour laquelle on nous a fait lire et faire tant de sottises, c'est que les riches sont devenus pauvres, et que nous en sommes plus gueux; c'est qu'il n'y a que les députés du côté gauche, qui s'entendoient avec les banquiers, les agioteurs, et qui partageoient avec eux, qui y aient gagnés. Aujourd'hui, ils se moquent de nous, et nous donnent des chiffons de papiers pour de l'argent.

Nous aimons, nous adorons notre roi, notre vertueux roi. Nous savons que nous ne pouvons être heureux que lorsqu'il ne sera plus contrarié dans tout ce qu'il veut faire pour nous; et que nous manquerons même de pain, si nous avons encore long-temps des législateurs, des administrateurs, des districts, des municipaux, des sections sans nombre, et si tant de gens veulent se mêler de gouverner à leur fantaisie sans y rien entendre. Nous savons que par-tout où il y a tant de maîtres, on ne sait au quel obéir,

et que pendant qu'ils se disputent entr'eux à qui le sera, personne n'exécute les ordres que les uns et les autres donnent.

Nous respectons, nous chérissons notre généreuse et courageuse reine, qui a souvent demandé la grace des coupables à son époux, qui a secouru les malheureux qui ont eu recours à elle, et qui a fait, toute sa vie, des ingrats.

Nous sommes fous de notre aimable dauphin, et nous le voyons toujours avec de nouveaux transports de joie et de tendresse.

Enfin, nous sommes bons, et nous détestons les méchans qui se sont mêlés parmi nous; eux seuls commettoient les crimes dont on nous accuse, et se cachoient ensuite dans la foule. Nous verrons punir avec plaisir les écrivains incendiaires qui nous ont égarés tels que les Carra, Marat, Garat, Villette, Noël, Mercier, Brissot, Berquin, la Harpe, Champfort, Grouvelle, Perlet, Tremblay, Dinocheau et autres.

Revenez donc chers princes, généreuse noblesse, vénérables magistrats, respectables ecclésiastiques, et vous tous secourables aristocrates ou royalistes, pour vous appeller d'un nom qui vous convienne mieux; venez reprendre vos rangs, vos places, vos armoiries, vos livrées. Nous ne vous demandons que de renoncer à

vos privilèges pécuniaires, et de ne vous confondre avec nous que pour le payement des impôts.

Nous ne craignons pas de vous voir arriver avec les troupes des rois voisins, pourvu que vous soyez avec elles, parce que nous sommes bien sûrs que vous les détournerez de nous faire le moindre mal. Vous ne voulez que le châtiment de ceux qui nous ont trompés, et nous le souhaitons aussi. Nous nous en réjouirons, car ils nous ont rendus bien malheureux. S'il y a quelques coupables parmi nous, vous leur pardonnerez. Mais ne tardez pas, car les factieux sont encore au milieu de nous, et nous n'oserons pas les chasser, si vous ne venez pas à notre secours et à celui de notre bon roi. S'il faut que nous restions encore quelques mois seulement dans l'horrible situation où nous sommes, sans ouvrage, sans argent, et avec ces maudits chiffons, nous ne savons pas ce que nous deviendrons. On dit que les députés à la nouvelle législature sont presque tous les plus mauvais sujets qu'on ait pu choisir dans tout le royaume, et qu'ils veulent aussi nous faire une constitution. Nous ne voulons ni de celle qu'on vient d'achever, ni d'une autre; nous voulons l'ancienne, celle avec laquelle nous étions riches, heureux, tranquilles.

P. S. Nous avions écrit notre lettre lorsque celle de vos altesses royales à notre bon roi, a été rendue publique. Tenez-lui promptement parole, et ne donnez pas le temps aux nouveaux députés de faire le mal que plusieurs d'entre eux méditent. Ils sont presque tous Jacobins, c'est tout dire. Ils ont nommé un certain Brissot, qui est la cause du massacre qui a été fait au Champ-de-Mars.